

FERNAND ZAMARON



LOUISE LABÉ
DAME DE FRANCHISE

sa vie
son œuvre

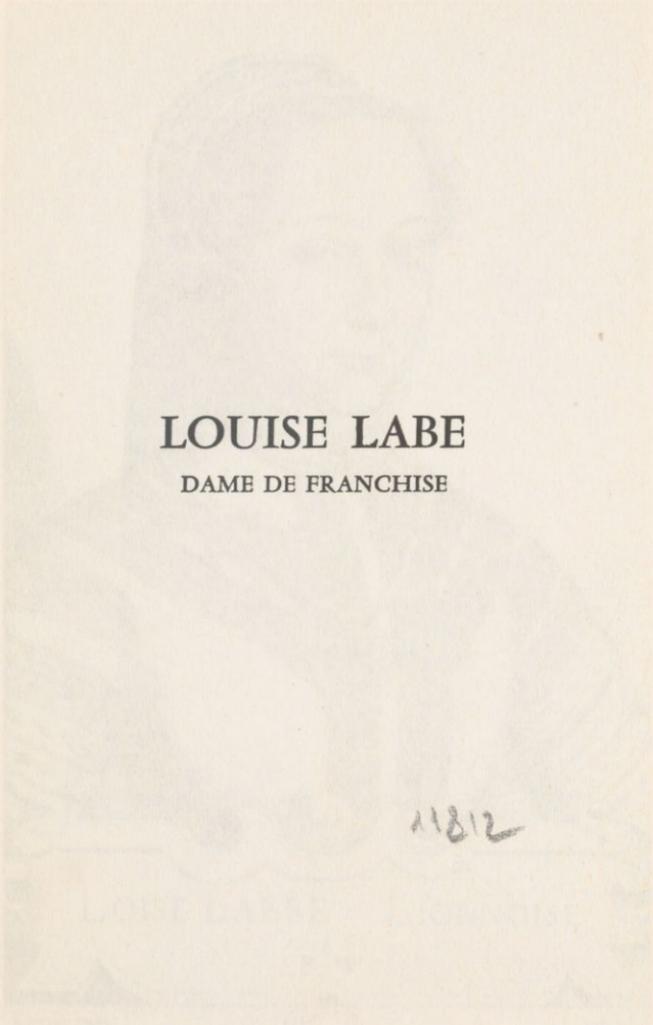
le texte
des élégies
et sonnets

son entourage
littéraire

A.-G. NIZET

PARIS - 1968

36



LOUISE LABE

DAME DE FRANCHISE

11812

LOUISE LABE DAME DE FRANCHISE

Portrait de Louise LABE exécuté à Lyon
par le graveur Pierre Wozniak en 1855 (BIBL. Nat.)

8° Ye
23331

LOUISE LARE
DAVE DE FRANCE

1871

1871
1871



Portrait de Louise LABBÉ exécuté à Lyon
par le graveur Pierre Woériot en 1555 (Bibl. Nat.)



THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS
1955

FERNAND ZAMARON

LOUISE LABE

DAME DE FRANCHISE

Sa vie

Son œuvre

Le texte des élégies et sonnets

Son entourage littéraire

A.-G. NIZET

Paris - 1968

FERNAND ZAMARON

Du même auteur :

Police des Mineurs.. grande police

*Chez l'auteur, ancien Sous-Directeur à la Préfecture de
Police, 131, rue du Ranelagh, Paris 16^e. 1956.*

Cailloux sur l'étang, poèmes, préface de Jacques Audiberti
Editions de la Revue Moderne 1960.

Cailloux sur l'étang (autres ondes) 1962

Cailloux sur l'étang (persistances) 1964

Cailloux sur l'étang (effacement) 1966

Prises de vue. Contes, nouvelles, récits.

Nouvelles Editions Debresse.

prix 1964 du Syndicat des Journalistes et Ecrivains.

Toi Déesse de l'universel, poèmes, 1967.



A.-G. NISSET
Paris - 1968

AMOUR SANS FOLIE

*Etre saisi d'amour, à travers les âges,
pour une âme tendre soudain rencontrée
est aussi grisant que, sur le visage,
la tiède caresse d'un souffle d'été.*

*Et quand cette âme fut Dame, et noble, et belle,
cultivant le savoir, l'indulgence et l'esprit,
le plaisir s'en accroit, l'admirant, immortelle
pour avoir su léguer son cœur dans son écrit.*

*Ainsi, déjà bien avancé en âge,
portai-je féal mais tardif amour
à Louise Labé, grande bourgeoise
et Princesse des Lettres, Lyonnaise.*

(Cailloux sur l'étang t. III)

AMOUR SANS FOIE

Étre ainsi d'un côté, à travers les âges
pour une âme seule, et d'un autre côté
est ainsi qu'un autre, sur le même
la tête couronné d'un souffle d'air.

Et quand cette âme fut dans, et noble, et belle,
entendit le monde, l'indulgence et l'esprit,
le plaisir s'en occulta, l'oubli, l'immortelle
point pour au léger, son cœur dans son cœur.

Ainsi, déjà bien avant, en âge,
portait le ciel, tout d'un côté,
à l'ombre d'un grand, grand, grand,
et l'histoire des lettres, l'histoire.

(Citation sur l'état I. III)

AVANT-PROPOS

Il ne faut jamais se faire plus savant que l'on est. Aussi ne dois-je céler que ma rencontre avec Louise Labé fut tardive. En évidence son nom n'apparaît pas pendant la période scolaire et, eut-on goût pour les auteurs du xvi^e siècle, l'intérêt se trouve accaparé par les grands noms : Marot, du Bellay, Ronsard..

Ma connaissance, je l'avoue, date de la lecture, dans une revue, d'un bref article sur la poétesse. Aux quelques renseignements était joint un de ses poèmes : le Sonnet IX dit « Sonnet à la nuit ». Je fus ému d'un tel lyrisme dont les accents, à travers les siècles, se manifestaient avec tant de sensibilité, de douceur et de charme. Je ne dissimulerai pas que l'article était accompagné de la reproduction d'une bien jolie personne et qu'ainsi il était fort indiqué de tomber amoureux à la fois du poète et de la femme. Cette « conjonction » féminine est assez fréquente et il n'est pas rare que beau visage et bel esprit aillent de pair et spécialement en matière de poésie. Les savants affirment que tout est vibrations, pour celles émanées de l'âme aucune addition de siècles ne compte et leur fraîcheur demeure éternelle.

Mais quel amant n'a pas le désir de bien connaître l'objet de sa passion et tout apprendre au sujet de l'élue ? Ainsi me trouvai-je et de plus en plus sérieusement entraîné dans une étude de l'œuvre et de la vie de Louise Labé et, de suite, appris que si, dans la renommée, elle ne possédait pas la place méritée, la responsabilité en revenait,

pour grande part, à une réputation d'impureté dont certains, parmi ses contemporains notamment, avaient chargé ses belles épaules.

Dans l'histoire littéraire le « cas Louise Labé » a été et demeure controversé. J'envisageai donc, mû par les inclinations de mon ancienne profession, de « reprendre l'enquête » avec la plus exigeante impartialité, à condition qu'il en puisse être demandé à qui se trouve par un certain amour saisi.

Ce fut avec surprise qu'au cours de mes recherches je découvris toute une somme de travaux n'ayant cessé, au cours des siècles, de passionner leurs auteurs sur le sujet de la belle poétesse lyonnaise. J'exposai au Cercle : « Les poètes et leurs amis » le résultat de mon étude première et me pensais quitte avec ma dette d'admiration et de reconnaissance à Louise mais bien vite m'aperçus que l'engrenage dans lequel je m'étais engagé poursuivait son entraînement.

Ne convenait-il pas, pour bien connaître, expliquer, tenter de porter jugement, de replacer un peu sa propre vie dans ce xvi^e siècle si captivant, de retrouver ou découvrir, étudier, maintes personnalités, et celles de l'entourage de Louise tout d'abord, discerner les mœurs du temps, participer à cet élan vers le renouveau qui enflamma les cœurs et les esprits et fut, pour les siècles suivants et pour la grande marche humaine, d'un tel bénéfice ?

Ayant étoffé et précisé mon savoir j'ai désiré le faire tenir en un livre mais, attaché par-dessus tout à répandre la connaissance de Louise Labé et de son très grand talent, ai voulu conserver en cet ouvrage une souplesse et une variété qui le rendissent accessible au mieux. C'est pourquoi, le thème principal étant la connaissance de Louise par le moyen de ses œuvres, j'ai maintenu la forme adoptée pour la conférence, susceptible de rendre plus assimilable le travail d'érudition. En plus, dans le but d'entraîner sans traverses le lecteur jusqu'à la prise de son sentiment, donc de l'enrôler en quelque sorte de façon plus certaine dans les « tenants » de Louise, j'ai reporté en des annexes l'examen de questions plus particulières, les opinions

étrangères ou personnelles sur des points mal ou non élucidés, l'étude sur des personnages non principaux.

Concernant Louise Labé mon but essentiel a été de la montrer vivante au travers de son œuvre et, par le moyen de celle-ci, la suivre dans le développement de son sentiment amoureux. J'ai souhaité mettre en valeur la sincérité de son expression, sincérité allant jusqu'à la hardiesse, car Louise, sûre d'elle-même et de la pureté de ses pensées, donna libre expansion à son élan passionnel.

Il n'y aurait qu'un assez relatif intérêt à connaître dans leur détail et leur exactitude tous les faits et dates ayant marqué la vie de Louise Labé si leur recherche n'était souvent utile pour écarter ou discuter des opinions nourries de réserve, la vie d'un grand poète échappe parfois à la nécessité des certitudes. Quoiqu'il en soit, la position de Louise Labé, dans les Lettres Françaises, apparaît presque unique par la brièveté de l'œuvre en rapport avec l'amplitude de la résonance suscitée, celle-ci de plus en plus grande dans l'avenir il est permis de le penser. La poétesse lyonnaise n'innova pas, à vrai dire, la simplicité de ses moyens même dérouta ; elle subit des influences, certes — quelle époque littéraire pourrait prétendre avoir tiré de son seul fonds une formule et des accents neufs d'expression, fait appel à des sentiments jamais ressentis ou décrits ? Par la joie et la souffrance d'amour Louise Labé a connu et chanté le bonheur d'être et ses accents, à travers les siècles, gardent le privilège d'une chère accession vers les cœurs. Fidèle au Dieu Amour, Amour, fidèle, l'a rendue immortelle.

N.B. — Pour que cet ouvrage puisse se trouver à l'aise dans la plus large audience possible, un court glossaire et quelques notes ont été placés en fin de volume. Les astérisques dans le texte renvoient à ce chapitre.

LA VIE ET L'ŒUVRE

Voyons donc, en nous efforçant d'approcher au plus près de la vérité, qui a été, qui fut Louise Labé, la « Belle Cordière ». Et tout d'abord, comment connaissons-nous Louise Labé ?

En premier par ses œuvres, publiées de son vivant en un unique volume à Lyon en 1555 et qui comprennent : une œuvre en prose : *Débat de folie et d'amour* (occupant dans l'édition originale, petit in-8, les feuillets 9 à 99); *Trois élégies* (feuillets 100 à 111); *Vingt-quatre sonnets* (feuillets 112 à 123), rien de plus.

En second par les contemporains de Louise qui la louèrent ou parlèrent d'elle dans leurs écrits, et la poétesse inséra dans son ouvrage vingt quatre de leurs poèmes chantant ses louanges (1).

Enfin par les études que sa vie et son œuvre suscitèrent de la part de littérateurs et d'érudits et notamment : de Ruolz (1762), Bregnot du Lut (1824), Blanchemain (1875), Charles Boy (1887), Dorothy O'Connor (1926), Giudici Enzo (1964)...

De cet ensemble résultent, sur les dates, les faits, les qualités morales et la personnalité littéraire de Louise Labé, certes des précisions mais aussi bien des incertitudes,

(1) Voir l'étude de ces poèmes pages 124 à 148.

(2) Voir pages 224 à 239 la Bibliographie des éditions de l'œuvre et celle des commentateurs successifs.

presque des mystères, d'où suppositions, déductions, qui ne laissèrent pas d'être exploités en sens divers.

N'oublions pas qu'il s'agit de connaître une femme, et qui plus est, une femme de lettres. On sait que l'esprit masculin, en de telles occasions, se montre volontiers pointilleux, soupçonneux, quand ce n'est pas persifleur, voire hostile, ce dernier travers heureusement atténué de nos jours.

Mais tentons de situer Louise Labé dans son état :

Son père : Pierre Charley (ou Charly, Charlin, Charlieu) était d'origine italienne. Il se maria trois fois, à la suite de veuvages. Ses épouses se prénomèrent successivement : Guillermette, Etiennette, Antoinette.

La mère de Louise fut vraisemblablement la seconde femme épousée : Etiennette Roybet (ou Deschamps ou Compagnon). Mariée en 1511 elle mourut, jeune encore vers 1523. Louise avait à ce moment quelques années, car la date de sa naissance n'est pas connue mais semble pouvoir se situer entre 1520 et 1523. Le lieu n'est pas plus certain. D'après Georges Tricou, qui a dépouillé de nombreux documents dans les archives de Lyon, Louise serait née au domaine de la Gella qui se trouvait hors les murs de la ville dans la paroisse Saint-Vincent. Etiennette aurait reçu ce bien de son oncle, un Compagnon, en dot à son mariage. Cependant l'auteur, non identifié, d'un important poème : « Des louenges de Dame Louïze Labé, Lionnoïze », qui semble bien avoir connu celle qu'il célébrait, peut-être Guillaume Aubert, Avocat, a écrit :

« ...Le lieu ou tu fus conçue
Ne fut vile ny chateau,
Ains une forest tissue
De meint plaisant arbrisseau

.....
Là autour sont meintes plaines
Esquelles les blondes graines
De Ceres pourras cueillir,
Et la liqueur qui agree
A Bachus, et meinte pree
Ou l'herbe ne peut faillir.

.....
Là aussi sont meints bocages

*Par fois tu y pourra tendre
 Le ret, rare, à ton désir,
 Et quelque gibier y prendre
 Pour accroître ton plaisir
 Ou t'exerçant à la chasse
 Tu poursuivras à la trace
 Les lievres fuians de peur*

Une telle description a pu inciter à désigner pour lieu de naissance de Louise : Parcieu en Dombes, localité proche de la Saône à cinq lieues de Lyon, entre Neuville et Trévoux; là se trouvait un bien de famille que Louise fréquenta toute sa vie. En cette commune, où elle fut inhumée, un lieu demeure dit : « la Cordière », d'où la vue découvre les méandres de la Saône. En fait, il semble bien que, compte tenu de quelque exagération du poète, le lieu de naissance et son environnement soient bien le domaine de la Gella et.. Vénus le confirme dans le même poème :

« *...En moy tu fus engendree,
 Joignant le gracieus bord,
 Ou la Sone toute quoye
 Fait une paisible voye
 S'en allant fendre Lion :
 Dans lequel on voit encore
 Un mont ou lon me décore,
 Qui retient de moy son nom**.

Pierre Charly (orthographe qui a dominé) était cordier. Il tenait son fonds de sa première femme : Guillermette, veuve d'un cordier : Humbert, dit Labé, surnom qui demeura attaché au fonds comme une enseigne commerciale.

En cet état on ne saurait voir médiocrité. En ces temps des corporations celle des cordiers était importante, ces

artisans travaillant le chanvre, le lin, la soie. La fourniture des cordages intéressait les transports, l'armée, la marine. Bien que ne sachant signer son nom que par une croix, Pierre Charly était un notable, maître de métiers, confrère du Saint Esprit, et les registres d'imposition renseignent sur l'accroissement de ses revenus. Il possédait plusieurs maisons en ville (rue de l'Arbre sec) et hors. A sa mort, en 1552, il laissa trois enfants : François, l'aîné, Louise et Jean.

Louise grandit, orpheline de mère, alors que se trouvait à la maison la troisième femme de Pierre Charly : Antoinette Taillard (3) celle-ci fille d'un maître-boucher (puissante et influente corporation) père de douze enfants. Cette situation explique assez bien la liberté relative dont Louise dut jouir pour se former; une belle-mère est souvent moins encline, moins intéressée, à régenter une enfant née d'un autre sang surtout quand, appartenant à une si nombreuse famille, des tâches d'éducation peuvent lui demeurer vis à vis de plus jeunes. Elle explique aussi le véritable engouement qu'eut le père de Louise pour sa fille, cette fille unique, et la grande latitude qu'il lui laissa, tel un complice, pour s'adonner à ses goûts et plaisirs favoris.

La qualité de ceux-ci était fort louable et les éducateurs dont Pierre Labé pourvut abondamment sa fille purent s'émerveiller de dispositions aussi exceptionnelles que variées. Jugeons-en : Louise fut instruite en plusieurs langues : latine, grecque, italienne, espagnole, en musique, « peinture d'aiguille », c'est à dire broderie, tapisserie, danse, mais son père, certainement très fier des talents qu'elle montrait, ne bornait pas là son désir d'une fille accomplie. Peut-être céda-t-il également aux exigences d'une vitalité débordante et Louise reçut des leçons d'équitation puis d'escrime, son frère François n'était-il pas maître d'épée ? A partir de ce moment on peut avancer que Louise n'était plus une enfant comme les autres mais

(3) Le rang social de cette dernière peut être déduit de son remariage, après la mort de Pierre Charly en 1552, à Claude Popon, notaire royal.

une enfant précoce, robuste, hardie dans ses exercices comme dans sa pensée, ayant pu, de bonne heure, développer, sous l'attendrissement et l'admiration paternels, une personnalité certaine.

Que de telles capacités, de tels soins, et une telle ardeur aient aboutis à un épanouissement physique, qui s'en étonnerait ?

En plus, comme un don de couronnement, Louise avait reçu la beauté. Elle se savait belle, l'ignorant, eut-elle été femme ? De cette beauté elle nous entretiendra avec complaisance mais naturel dans ses sonnets. Toutefois, pour être servi par un autre que par soi-même, ne convient-il pas de laisser parler ses contemporains ?

Dans son poème des « Louenges » l'avocat-poète Aubert, s'il s'agit de lui, trace ce portrait qui, à vrai dire, n'est pas d'une toute jeune fille mais d'une jeune femme :

« *Chantons la grace angélique
Chantons le beau chef doré..* »

et plus loin :

« *Son visage nompareil
Son haut front, sa ronde oreille,
Son teint fraîchement vermeil,
Le vif corail de sa bouche
Ses sourcis tant gracieus, »
Et*

« *La rondeur de son tetin,
Qui ni plus ni moins soupire
Qu'au printems le dous Zephire
Alenant l'air du matin.* »

et encore :

« *Son corps droit, sa bonne grace,
Son dur teton...* »

aimable récidive, pour être avocat et poète, on n'en est pas moins homme,

« ...ses beaux yeus
 Les divins traits de sa face,
 Son port son ris gracieus,
 Le front serein, la main belle
 Le sein comme albastre blanc.. »

Voilà portrait physique assez complet. Ajoutons celui de Pierre Woériot (4), sculpteur du Duc de Lorraine, graveur établi à Lyon, renommé pour son habileté et sa sincérité. Son œuvre, datée de 1555, nous livre bien l'aspect d'une très belle personne dont l'artiste a su nous communiquer, en même temps que la haute distinction, la captivante et tendre douceur (5).

Si beauté et savoir firent, de bonne heure, distinguer Louise, une attention plus étonnée se porta sur elle du fait de dispositions et aptitudes que, de nos jours, nous rangerions dans la rubrique « sport », « athlétisme », voire « préparation militaire ». Vraisemblablement entraînée par son frère, Louise devint une écuyère émérite, capable de participer brillamment à ces tournois où les femmes, habituellement, n'étaient que spectatrices. La jeune beauté devait être de robuste constitution car l'armature de joute, spécialement renforcée, était pesante, et que dire de la cage du heaume enserrant un frais visage ? Louise en sa troisième Elégie nous rappelle cette vaillance :

« Qui m'ust vu lors en armes fiere aller,
 Porter la lance et bois faire voler,
 Le devoir faire en l'estour furieus,
 Piquer, volter le cheval glorieus.. »

Convenons que cette appréciation reconnaissante au cheval ne s'applique pas moins à la cavalière. C'est Louise qui parle mais l'auteur des « Louenges » renchérit :

« Là sa force elle desploye,
 Là de sa lance elle ploye

(4) Voir étude sur Pierre Woériot page 183.

(5) Etude sur le portrait de Louise Labé pages 178, 187.

Le plus hardi assaillant :
Et brave dessus la celle
Ne démontrait rien en elle
Que d'un chevalier vaillant. »

« *Ores la forte guerriere*
Tournait son destrier en rond :
Ores en une carriere
Essayait s'il était pront :
Branlant en flots son panache,
Soit quand elle se jouait
D'une pique, ou d'une hache,
Chacun Prince la louait :
Puis ayant a la senestre
L'espee ceinte, a la destre
La dague, enrichies d'or,
En s'en allant toute armee
El' semblait parmi l'armee
Un Achille, ou un Hector...

et, plus loin, atteinte par « la grand' cruauté d'Amour » :

« *...Alors pour estre assuree*
Point en femme tu n'iras,
Ains d'une lance paree
Chevalier tu te diras.
Ia en ton harnois bravante
Je te regarde assaillir
Meint chevalier, qui se vante
Hors de l'arçon te saillir :
Puis dextrement aprestee,
Ayant ta lance arrestee,
Le desarçonner en bas,
Lui tout froissé, à grand' peine
Lever son ame incertaine,
Chancelant à chacun pas.. » (6)

(6) Dans le « Débat » Louise parle ainsi des tournois :

« C'est pour Amour que l'on fait des serenades, aubades, tournois, combats, tant a pié qu'a cheval. En toutes lesquelles

puis le poète, qui semble bien avoir assisté à de telles prouesses pour nous les relater en un si vivant relief, dit encore :

« ..*Et ainsi que ces pucelles
Qui l'une de leurs mammelles
Se brulaient pour s'adestrer*
Aus combas et entreprises
Aus bons guerroyeurs requises,
Pour l'ennemi rencontrer :*

*Louïze ainsi furieuse
Et laissant les habiz mols
Des femmes, et envieuse
De bruit, par les Espagnols
Souvent courut, en grand' noise,
Et meint assaut leur donna,
Quand la jeunesse Française
Parpignan environna.. »*

et voici fragment de poème, qui, dans la suite, animera grande controverse.

C'est en effet en 1542 que l'armée commandée par le Dauphin, futur Henri II, passa Lyon pour aller assiéger Perpignan tenu par les Espagnols.

Maints commentateurs, retenant les termes du poème des « Louenges » :

« *Louise, par les Espagnols souvent courut.. »*

en conclurent que Louise Labé avait participé en combattante intrépide au siège de Perpignan et certains, entraînés par leur admiration, tel Feugère, la virent « au premier rang des assaillants ou conquérant le grade de Capitaine dans les troupes royales.

En fait rien ne permet d'affirmer que la jeune Louise

entreprises ne se treuvent que jeunes gens amoureux, ou s'il s'en treuvent autres meslez parmi, ceus qui ayment emportent tous-jours le pris et en remercient les Dames, desquelles ils ont porté les faveurs ».

ait mené la vie hasardeuse et osée des camps, la vie périlleuse des combats, mais ses détracteurs futurs retinent à plaisir cette hypothèse.

La vérité apparaît plus simple. Entraînée à l'équitation et à l'exercice des armes, Louise, comme elle le semble bien décrire, et l'auteur des « Louenges » de même, participa à des tournois. Qu'il en ait été organisés à Lyon à l'occasion des fêtes motivées par le passage de l'armée royale, cela est à peu près certain. Les troupes n'étaient-elles pas commandées par un vaillant jouteur de vingt-trois ans qui, dix-sept ans plus tard, devait périr si tragiquement de la blessure reçue au tournoi de la Porte Saint-Antoine ? La jeunesse lyonnaise passionnée par ces luttes se constitua, il est probable, en deux camps : le français et l'ennemi, or l'ennemi était espagnol. De telles manifestations étaient dans la coutume, on relève par exemple à Dié en 1681 une simulation de siège de ville avec décors et figuration d'assaillants.

Avec l'érudit Charles Boy peut donc être ainsi interprétée cette référence à des combats contre les Espagnols, l'auteur des « Louenges » ayant pu mêler son souvenir des tournois de 1542 à celui des événements qui les avaient suscités. Les fêtes à l'occasion du passage de l'armée royale sont fort vraisemblables et l'on sait qu'en 1548, lors d'un même passage, le poète Maurice Sceve, ami de Louise Labé, qui était échevin, fut chargé d'en établir le programme (7).

(7) Les archives de la ville de Lyon conservent les pièces justificatives des dépenses engagées à cette occasion par François Coulaud, Receveur des deniers communaux. En voici quelques pittoresques extraits :

Entrée du 24 septembre 1548.

« despenses pour eschaffaulx, grand arc en voulte, théâtre, statues de colle et platre..

fêtes sur la Saone par galeres et gladiateurs, matelottz pour servir aux gallaires,

(à ce titre « paiement à plusieurs Maistres joueur d'épée » ayant figuré, dont : « François Charly dit Labé », à Pierre Labé courdier pour un quintal de chanvre pour les mouleurs de grandes figures...

Autre remarque non négligeable : Antoine du Verdier, qui fut un dur censeur de Louise, écrivait en 1584, donc près de trente ans après la mort de la poétesse :

« Elle piquait fort bien un cheval, à raison de quoi les gentilshommes qui avaient accès auprès d'elle l'appelaient : Capitaine Loys » (8).

Il évident que cet « accès » de gentilshommes auprès de Louise n'avait aucun rapport avec un commandement guerrier mais que l'appellation devait traduire avec humour une admiration entre jeunes « sportifs » de ce temps.

En tout état, Louise Labé, dans aucune partie de son œuvre, ne fait allusion à une présence à la guerre ou dans le cortège de militaires. Hardie comme elle semble avoir été, elle eût cependant pu tirer, de là, fierté. Nul de ses nombreux admirateurs ne se fait non plus l'écho d'un séjour de leur héroïne aux armées. Que certains commentateurs gardent donc la responsabilité d'opinions un peu hâtives.

Mais, pourrait-on dire :

A de plus beaux combats une belle fille doit prétendre. En effet, un autre combattant, bien plus redoutable, attendait Louise en la personne de l'Amour, ami et adversaire qu'elle retrouvera toujours en face d'elle car Louise est bien une amoureuse née :

50 livres tournois à Maurice Sève pour « avoir conduit les fraiz à l'entrée des monarques »,
 « à quatre hommes qui ont porté l'eau et se sont donné garde à faire pisser la fontayne »..

Pour ces débours (il y eut entretien de cinquante mille hommes d'arme ou valets pendant quatre mois) la ville dut faire appel à des prêteurs étrangers, la plus part italiens.

(Arc. de Lyon t. 3 CC 980)

- (8) Ces exercices d'entraînement pouvaient avoir lieu dans le voisinage du domicile de Louise. Dans le « Dialogue de deux escoliers (1583) on note : « je m'en voy jusques en la place de Belle-Cour pour y voir piquer des chevaux par un écuyer italien. »

« Depuis qu'Amour cruel empoisonna
 Premièrement de son feu ma poitrine,
 Tousjours brulay de sa fureur divine
 Qui un seul jour mon cœur n'abandonna. »

(Sonnet III)

Bientôt son cœur tressaille :

« Je n'avais vu encore seize Hivers,
 Lors que j'entray en ces ennuis divers : »

...

(Troisième Elégie)

et « l'ennui » est bien gros car voici Amour qui la blâme de le négliger pour se fier à Mars :

« Ainsi parlait, et tout échaufé d'ire
 Hors de sa trousse une sagette il tire,
 Et decochant de son extreme force,
 Droit la tira contre ma tendre escorce :

...

La breshe faite, entre Amour en la place
 Dont le repos premierement il chasse :

...

Boire, manger et dormir ne me laisse

...

Tant que ne peu moymesme me connaitre

...

Et voici le treizième Esté

Que mon cœur fut par Amour arrêté... »

(Troisième Elégie)

« Pas encore seize hivers », « et voici le treizième Esté » ont fait naître d'une déduction arithmétique un peu facile : « Louise Labé avait donc vingt-neuf ans quand elle écrivit cette Elégie. » Il faudrait pour cela admettre que le trouble de la seizième année fut l'unique et grand amour et qu'il durait encore pendant la période de la

maturité. En fait, dans le « dossier amoureux » de Louise on ne saurait trouver ni fiche de date ni fiche d'immatriculation. Préférons retenir de cet aveu si troublé, si troublant, rencontré dans la troisième Elégie, ces prémisses de la grande conquête, et tout d'abord, la revanche du cœur sur le corps. Déjà Amour la voyant

« *en armes fiere aller* »

l'avait avertie :

« *Tu penses donq, ô Lionnoise Dame,
Pouvoir fuir par ce moyen ma flame...* »

(Troisième Elégie)

(cedant arma non togae mais Cupidoni) :

« *... Amour ne put longuement voir
Mon cœur n'aymant que Mars et le savoir...* »

(Troisième Elégie)

Une voie nouvelle s'ouvre. Au vrai, celle-ci n'avait jamais été entièrement délaissée; Louise, enseignée dans la Musique :

« ... ayant passé partie de ma jeunesse à l'exercice de la Musique... », dit-elle dans son Epître dédicatoire, Louise touchait le lut, or, que confier à un délicat instrument sinon ses rêveries, ses attentes, sa divination de l'état merveilleux ? Et le son du lut nous ramène pour quelques instants à ce domaine d'agrément et d'exploitation où s'écoulèrent ses jeunes années. Les précieux et seuls renseignements nous viennent ici de l'auteur des « Louenges » :

« *Un peu plus haut que la plaine,
Ou le Rone impetueus
Embrasse la Sone humeine
De ses grans bras tortueus,
De la mignonne pucelle
Le plaisant jardin estait,*

et celui-ci, complaisamment et heureusement décrit, nous restitue l'aimable décor que les yeux de Louise fréquen-

A l'entree on voyait d'herbes,
 Et de thin verflorissant,
 Les lis et croissans superbes
 De notre Prince puissant :
 Et tout autour de la plante
 De petits ramelets vers
 De la marjoleine flairante
 Etaient plantez ces six vers :
 DU TRESNOBLE ROY DE FRANCE
 LE CROISSANT NEUVE ACROISANCE
 DE JOUR EN JOUR REPRENDRA,
 JUSQUES A TANT QUE SES CORNES
 JOINTES SANS AUCUNES BORNES
 EN UN PLEIN ROND IL RENDRA.

Le motif ornemental représentait donc le lys et le double croissant, armes de France et de la Duchesse de Valentinois. Hommage de circonstance, peut-être motivé par le passage à Lyon de l'héritier royal et le voisinage d'un domaine appartenant à la belle maîtresse, attention bien insuffisante toutefois pour en déduire, comme certains, que l'amour de Louise s'adressait si haut.

Et la description se poursuit :

« *Tout autour etaient des treilles
 Faites avec un tel art,
 Qu'aucun n'ust sù sans merveilles
 Là espandre son regard :
 La voute en estait sacree
 Au Dieu en Inde invoqué,
 Car elle estait acoutree
 Du sep au raisin musqué :
 Les coulomnes bien polies
 Etaient autour enrichies
 De romarins et de rosiers,
 Lesquels faciles à tordre
 S'entrelassaient en bel ordre
 En mile neus fais d'osiers.*

*Au milieu pour faire ombrage
 Étaient meints arceaux couvers
 De Coudriers et d'un bocage
 Fait de cent arbres divers :
 Là l'Olive palissante
 Qu'Athene tant reclama
 Et la branche verdissante
 Qu'Apolon jadis ayma :
 Là l'Arbre droit de Cibelle,
 Et le cerverin rebelle
 Au plaisir venerien... »*

Petite digression sur ce « cerverin » qui a vivement intrigué Breghot du Lut et l'a amené à consulter maintes personnalités aptes en la science naturelle. Et l'un dit : « C'est le "vitex agnus castus" de Linné, et tel autre ajoute : « C'est le nom d'un sirop qui se préparait dans les couvents avec les baies de cet arbuste. Un bienfaiteur qui avait établi une communauté de Filles de l'Enfant Jésus, leur avait donné le secret de la préparation de l'agnus castus, ce à quoi son curé, irrité, lui avait reproché (car le produit passait pour éteindre les flammes du désir) : « Vous voulez donc rendre inutile la grace du Seigneur ! »

Mais ces lieux charmants possédaient des hôtes qui ne l'étaient pas moins :

*Sous cette douce verdure,
 Soit en sa gaye saison,
 Ou quand la triste froidure
 Nous renferme en la maison,
 Tarins, rossignols, Linotes
 Et autres oiseaus des bois
 Exercent en gayes notes*

*Les dous jargons de leurs voix :
 Et la vefve tourterelle
 Y pleint et pleure à par elle
 Son amoureux tout le jour :
 De sa parole enrouee
 A pleints et à pleurs vouee
 Efrayant l'air tout autour*

La fraîcheur de l'eau n'était pas absente :

« ... Il y ut une fonteine,
 Dont l'eau coulant contre val
 En sautant hors de sa veine
 Semblait au plus cler cristal...
 elle estait tapissee
 Tout l'environ de ses bors,
 Ou son onde courroucee
 Murmurait ses dous acors,
 D'herbe tousjours verdoyante,
 Peinte de diverses fleurs,
 Qui en l'eau dousoyante
 Meslaient leurs belles couleurs

Le ruisseau de cette source
 A par soy s'ébanoyant,
 D'une faible et lente course
 Deça dela tournoyant
 Faisait une portraiture
 Du lieu ou fut renfermé
 Le monstre contre nature
 En Pasiphaë formé :

Puis son onde entrelassee,
 De longues erreurs lassee
 Par un beau pré s'espandait :
 Ou maugré toute froidure
 Une plaisante verdure
 Eternelle elle rendait. »

Mais revenons au beau jardin; là :

« Estait le jaune souci,
 Qui encor la peine dure
 De ses feus n'a adouci :